

laquelle, depuis six semaines, avait été suivie de beaucoup d'autres.

— En effet, Maurice, dit Manette, quand il eut terminé son récit, c'est une véritable et très intéressante aventure. Je suis un peu fataliste, mon ami, — dans l'Inde le fatalisme est une doctrine, — eh bien, je suis convaincue que tout cela a été dirigé par une volonté supérieure. Tu vas à ta destinée, Maurice ; mais comme toi je suis pleine de confiance ; tout est souriant, c'est un avenir heureux qui s'ouvre devant toi.

— Si j'avais pu concevoir un doute au sujet de mon bonheur, vos sages paroles, Manette, auraient déjà dissipé toutes mes craintes.

— Tu aimes et tu es aimé, Maurice ; c'est là le bonheur suprême auquel aspirent tous les êtres humains. Garde la paix dans ton esprit et dans ton cœur. Dans combien de temps aura lieu ton mariage ?

— Dans un mois, je pense.

— C'est bien. Dans un mois, Maurice, j'ouvrirai pour la dernière fois la cassette du docteur Grandier. Il y reste un superbe collier de perles, deux saphirs et deux rubis d'une grosseur inconnue, et plusieurs magnifiques diamants ; le tout vaut bien cinq cent mille francs. Ce cadeau de noces sera digne de la princesse. Seulement, Maurice, ne parle point de cela à ta fiancée : c'est une surprise que je désire lui faire le jour de votre mariage. Ne lui parle même pas de la pauvre rebouteuse, c'est inutile. Plus tard, quand elle sera ta femme, je lui apprendrai moi-même le secret de ma vie.

— Manette, je garderai le silence.

— As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Plus rien, Manette, sinon que je suis heureux de vous avoir fait lire dans mon cœur.

— Demain, tu seras plus heureux encore, dit-elle gaiement, car tu auras un confident de plus.

Elle ajouta, en se levant :

— Je vais faire le tour de ton jardin, Maurice.

A trois heures le jeune homme se rendit chez la princesse. Depuis qu'elle lui avait dit : " Je vous aime et je consens à devenir votre femme, " il venait la voir tous les jours. Il se trouvait si bien près d'elle, dans ce petit boudoir rose, élégant et parfumé, dont il ne sortait jamais qu'à regret. Chaque jour leur conversation était à peu près la même ; mais les amoureux trouvent un charme infini à répéter les mêmes choses.

Quand Maurice entra dans le boudoir, la princesse, qui l'attendait, se leva et vint à lui. Leurs mains s'unirent et ils restèrent un moment silencieux et immobiles, croisant leurs regards pleins d'amour.

— Olga, dit Maurice d'une voix caressante, vos beaux yeux sont fatigués et humides comme si vous aviez pleuré.

— C'est vrai, répondit-elle, j'ai pleuré ; depuis quelque temps cela m'arrive souvent.

— Olga, pourquoi ces larmes ? Dites-moi ce qui vous fait pleurer.

— Des pensées qui me viennent, Maurice, des réflexions que je fais...

— Alors vous avez des craintes ; quelles sont-elles ?

— Je vous en prie, ma bien aimée, faites-les moi connaître afin que je puisse les dissiper.

— Ce ne sont pas des craintes, mon ami, répliqua-t-elle vivement, non, non, ce ne sont pas des craintes, et vous ne pouvez rien contre la tristesse qui s'empare de moi lorsque je me trouve seule, livrée à mes pensées. Je me tourne malgré moi vers le passé, et je me souviens de mon père, de ma mère, qui ne sont plus ; je pense aussi à une sœur...

— Quoi, Olga, vous avez une sœur ! s'écria Maurice.

— Je ne l'ai plus.

— Ah ! fit-il tristement, morte aussi !

— Oui, mais ne parlons plus de cela, Maurice.

— J'ai aussi mes souvenirs, Olga, et je sais tout le respect que l'on doit à cette religion du cœur.

— Maurice, reprit-elle, vous m'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime ! Ah ! vous ne sauriez en douter !

— C'est vrai, Maurice, vous m'aimez et vous m'aimerez toujours. Ah ! vous ne savez pas combien votre amour m'est précieux, vous ne pouvez

pas savoir le bonheur qu'il me donne ! Si je le perdais, Maurice, je ne pourrais plus vivre !

— Quand deux cœurs se sont donnés comme les nôtres, Olga, aucune puissance au monde ne saurait les désunir. Si vous croyez me devoir quelque chose, chère adorée, je vous dois bien plus, moi, car je ne me fais pas illusion, je sais combien est grand le sacrifice que mon amour vous impose.

— Que voulez-vous dire ?

— Mais je vous le jure, continua-t-il, mon cœur reconnaissant saura vous en tenir compte.

— Maurice, je ne comprends pas.

— Oui, parce que vous avez toutes les délicatesses. Mais pour vous donner tout le dévouement et tout l'amour que vous méritez, je n'oublierai jamais qu'en devenant madame Maurice Vermont, une bourgeoise parisienne, vous aurez cessé d'être princesse.

— Princesse ! Ah ! plutôt au ciel que je ne l'eusse jamais été ! s'écria-t-elle avec un accent singulier. Maurice attacha sur elle ses yeux étonnés.

— Au lieu de donner votre nom à une veuve, reprit-elle en le regardant avec tendresse, c'est une jeune fille que vous épouseriez.

— Ah ! chère Olga, ma belle aimée ! murmura le jeune homme enivré.

Ils s'étaient assis sur la causeuse.

— Maurice, vous venez de parler de reconnaissance, eh bien, je vais vous dire celle que je vous dois. Ecoutez-moi : Le prince Ramidoff était un homme de grand cœur et d'une bonté exceptionnelle, mais il était beaucoup plus âgé que moi. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses bons procédés. Pour moi l'ai-je épousé ? Je n'en sais rien. J'étais orpheline, je n'avais qu'une fortune médiocre, peut-être ai-je été séduite par l'immense fortune du prince, et aussi par ce titre de princesse que j'allais porter. J'avais un grand orgueil et souvent, malheureusement j'ai écouté les conseils d'une sottise. Pendant des années, Maurice, j'ai eu la fièvre d'une ambition insatiable et désordonnée. Je vivais seulement par l'esprit et l'imagination, et je ne saurais vous dire jusqu'où sont allées mes folles pensées. Ce cœur, que je sens battre maintenant dans ma poitrine, insensible et froid, restait fermé à toute émotion. Rien ne pouvait le faire tressaillir.

— En épousant le prince Ramidoff, je pus jouir d'une grande fortune, on me salua du titre de princesse et j'eus tous les honneurs rêvés... Ah ! comme je vois bien aujourd'hui ce que valent les grandeurs humaines ! La richesse, un titre, le luxe, les honneurs, l'éclat, tout cela est bien peu de chose, oui, bien peu de chose. Maurice, tout cela ne vaut pas un regard qu'on donne à l'homme aimé, un soupir qui sort de l'âme.

Le jeune homme l'écoutait avec une émotion extraordinaire. Suspendu à ses lèvres, il semblait boire ses paroles.

— Aujourd'hui, Maurice, reprit-elle, je voudrais être pauvre et l'avoir toujours été ; oui, je voudrais que nous fussions pauvres tous les deux ; comme cela nous serions moins en vue, personne ne nous connaîtrait, nous serions plus libres, plus à nous, et dans un petit endroit, n'importe où, nous cachions notre bonheur à tous les jaloux... Il me semblerait que le dévouement est plus facile et qu'on doit mieux s'aimer quand on est pauvre.

— Chère Olga, répondit Maurice en souriant, la fortune n'empêche pas le dévouement et elle ne peut avoir aucune influence sur le véritable amour.

— Vous avez raison, mon ami, et la preuve c'est que je ne pense jamais que vous êtes riche. Si vous n'aviez rien, je serais trop heureuse de pouvoir vous dire : Maurice, tout ce que je possède est à vous !

— Et moi, répliqua-t-il, en l'enveloppant de son regard, c'est avec bonheur, c'est avec orgueil que je mets ma fortune à vos pieds.

Ils restèrent un moment silencieux, se regardant, s'admirant avec une indicible ivresse.

— Ah ! Maurice, s'écria-t-elle avec exaltation, on payerait de sa vie le ravissement que vous me faites éprouver !

— Olga, vous m'aimez donc autant que je vous aime ?

— Maurice, depuis ce jour heureux où vous êtes entré la première fois dans ce salon, que de choses nouvelles me sont apparues dans un horizon res-

plendissant de lumière ! Je n'avais jamais aimé, et je ne croyais pas que je pusse connaître la douce ivresse, les ravissements délicieux, les joies inouïes que donne un amour partagé... Votre voix a fait tressaillir mon cœur et je l'ai senti battre ; sous votre regard le marbre s'est animé, et, comme un rayon lumineux descendu du ciel, l'amour a fait passer en moi sa flamme ardente.

— Vous êtes mon premier amour, Maurice : vous m'avez fait voir la vie sous son véritable aspect, avec ses espérances et ses satisfactions réelles ; vous m'avez fait comprendre ce que la femme doit être, vous avez ouvert mes yeux, éclairé ma raison, attendri mon cœur et élevé mon âme, vous m'avez appris tout ce que j'ignorais !...

— Je ne suis plus la femme que j'étais, Maurice, vous m'avez transformée, et c'est pour cela que je vous dois tout l'amour, toutes les tendresses que vous avez fait naître en moi, que je vous dois une éternelle reconnaissance !

— Olga, s'écria Maurice, vous n'êtes pas seulement la plus belle, vous êtes la plus parfaite des femmes ! Vous êtes un ange et je vous aime !

Tout ce que venait de dire la princesse Ramidoff était sincère. Elle aimait Maurice, la glace de son cœur s'était fondue ; l'amour avait dévoré son ambition, terrassé son orgueil et fait vibrer dans son cœur les cordes paralysées de tous les sentiments nobles et élevés ; l'amour l'avait métamorphosée.

VII

Comme sa lettre l'avait annoncé, Georges Raynal arriva vers dix heures à l'hôtel Vermont. Avec quelle joie il fut reçu, on le devine. Et comme Georges ne s'attendait pas à trouver Manette chez Maurice, sa joie à lui fut augmentée d'une heureuse surprise.

Maurice conduisit lui-même Georges dans la chambre qui avait été préparée pour lui dès la veille.

Manette et les jeune gens se retrouvèrent tous les trois à l'heure du déjeuner, que la gaieté expansive de Georges rendit charmant.

— Tu vois, Maurice, dit Manette, probablement avec intention, qu'il est bien plus agréable d'être plusieurs autour d'une table ; nous sommes joyeux tous les trois.

— Aussi, Manette, répondit Maurice, Georges n'est pas un convive ordinaire.

— C'est vrai, et je ne l'ai jamais entendu causer comme aujourd'hui.

— Le bonheur de vous revoir tous les deux, dit Georges, j'ai le cœur plein de joie. Et puis les vins délicieux qu'on nous sert poussent doucement à la gaieté. Ta table est exquise, Maurice ; nous n'avons pas à notre pension d'officiers ces mets succulents ; je te fais compliment de ton cuisinier.

Manette se leva de table la première.

— Mes enfants, dit-elle en envoyant à Maurice un regard mystérieux, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire, et comme je ne veux pas que ma présence vous gêne, je vous laisse.

— Mais non, Manette, répondit vivement le capitaine, restez avec nous, nous n'avons rien à nous confier, je pense, qui ne puisse être dit devant vous.

— Mon cher Georges, répliqua Manette, il y a bien des choses dans une conversation entre jeunes gens qu'une vieille femme comme moi n'a pas besoin d'entendre. A bientôt.

Et elle sortit de la salle à manger.

— Je comprends, fit le capitaine, interrogeant le regard de Maurice, tu as une confidence à me faire ?

— Oui.

— Que tu as déjà faite à Manette ?

— Oui.

— Il s'agit évidemment d'une chose agréable ?

— Tu en jugeras, répondit Maurice souriant.

— Eh bien, mon cher Maurice, je suis prêt à t'écouter.

— Allumons d'abord chacun un cigare, dit Maurice en se levant ; ensuite, si tu le veux bien, nous descendrons au jardin, et nous causerons en nous promenant à l'ombre de mes grands arbres.

— J'accepte ta proposition avec d'autant plus d'empressement que ma tête se trouvera bien d'être au grand air ; ces diables de vins m'ont un peu étourdi.